

# LES AVATARS DE LA PATERNITÉ.

## Intervention de Charles Sarfati dans le cadre des « Conférences du mercredi » du Cercle Freudien.

Le 15 mai 2024,

Je n'oublierais pas de sitôt **l'étonnement** qui s'était emparé de moi, un jour à la bibliothèque de l'hôpital Sainte-Anne quand j'apprenais par le truchement d'un article<sup>1</sup>, l'existence d'hommes qui, à l'encontre des idées reçues, ne veulent pas être père. Pour des raisons de clarté, j'ai bien dit « ceux qui ne veulent pas », mais je dois modifier cette formulation. En fait, il ne s'agit pas d'un refus volontaire, ils peuvent vouloir un enfant, mais entre l'enfant imaginé et l'enfant réel, un écart va révéler que, de manière profondément inconsciente, ils ne le désiraient pas parce qu'ils en ont peur. Cet enfant, pensent-ils, les persécutera, les tuera. Ils en ont certitude absolue, comme nous-même quand nous rêvons et adhérons au rêve. Que leur restent-ils comme issus dans cette situation d'extrême angoisse ?

Il y a plusieurs sortes d'issus ou de fuites. Une des plus répandues est celle dans la *maladie*. C'est une issue interne alors que d'autres sont des passages à l'acte sur l'enfant en l'emprisonnant, en le tuant ou en se suicidant.

Les décompensations névrotiques sont un type de fuite peu grave en soit et qui peuvent passer inaperçues aux yeux d'un médecin. Le père est pris en proie à des troubles corporels digestifs, un accroissement pondéral, un gonflement des amygdales ou des calculs rénaux sur un fond dépressif et anxieux. Ces situations semblent plus fréquentes que ne laisse supposer le petit nombre de publications sur ce sujet.

Plus grave, il y a les décompensations psychotiques. Prenons l'exemple du roman *La passion d'Émile* de René de Obaldia aux éditions Grasset (1998) : « La femme d'Émile est enceinte. Son ventre va prendre une importance démesurée dans la vie d'Émile. Il l'obsède. Émile ne voit que lui : un ventre qui lui cache le reste de l'univers... L'enfant naît et la triste vie d'Émile devient alors une tragédie. Devant la place qu'occupe le nouveau-né, aussi bien pour sa femme, ses amis que ses collègues de bureau, Émile se sent délaissé, exclu, si dramatiquement rejeté « qu'il avancera correctement vers les royaumes de la folie ». Et celui du film *Alice et Martin* d'André Téchiné (1998). En 1998, André Téchiné dans son film « Alice et Martin » met en scène deux jeunes gens : Martin qui monte à Paris chez son frère et qui y rencontre Alice, sa colocataire. Ils vont se connaître, s'aimer et

---

<sup>1</sup> R. Ebtinger, « Aspects psychopathologiques de la paternité (Œdipe-père) », dans la revue *Confrontations Psychiatriques*, n°16, 1978, p.149-189.

partir en voyage dans le sud de l'Espagne. Alice est enceinte et l'annonce à Martin. Dans l'instant même où les mots sont prononcés, Martin s'effondre dans un coma profond. Il est hospitalisé mais on ne lui trouvera aucune cause médicale.

La « fuite » *géographique* est celle où le père trouve un travail à l'autre bout de la France, voir à l'autre bout du monde. C'est *l'éloignement du père* vis-vis de son enfant. Les gynécologues sont généralement au fait de cela quand de jeunes patientes sont tout à coup abandonnées, peu après l'annonce de la grossesse ou au moment de l'accouchement.

Il y a aussi *l'éloignement du fils par le père*, lorsque celui-ci tient à distance son enfant. Je pense à ces familles où l'enfant est mis à distance dans une pension où les rencontres avec le père sont habilement évitées. Ainsi, à Noël l'enfant revient dans sa famille quelques jours mais le père sera appelé ailleurs pour des raisons professionnelles, dira-t-il. Cette mise à distance peut se prolonger avec l'envoi dans la marine ou dans l'armée...

La « fuite » la plus radicale des pères reste le *suicide*. Je parle ici des suicides réussis et non des tentatives, ces dernières sont plutôt considérées comme des appels à l'aide.

Mais la réaction du père n'a pas toujours été la fuite dans notre civilisation. Chez Sophocle, toute forme de fuite est absente car le père règle son problème de manière entière. Laïos sait que son enfant à venir, à savoir Œdipe, va le tuer. Il décide alors de le faire mourir pour l'en empêcher. Sous l'Antiquité grecque, tout roi a droit de vie et de mort sur ses sujets. Avec le christianisme, la culpabilité et l'interdiction de tuer s'imposent et cette solution devient impossible, sauf à fuir.

L'intérêt pour les réactions pathologique du père dans le champ de la psychanalyse remonte aux années 50. En 1956, lors du séminaire de Jacques Lacan, qui prendra plus tard le nom de *Séminaire sur les Psychoses*<sup>2</sup>, une équipe médicale se réunit régulièrement dans un service de natalité à Strasbourg. Celle-ci se compose de chercheurs psychiatres et de psychanalystes, proches du professeur Ebtinger, lequel était un analysant probable de Lacan et membre de l'École Freudienne de Paris. Surprise par l'étonnante fréquence d'éclosions de psychoses et de désordres névrotiques des pères survenant pendant la délivrance de la mère de leur enfant, l'équipe publie des articles sans parvenir à combler le vide des publications qu'elle dénonçait.

Dans un de ces articles, qui a gardé toute sa fraîcheur, il est écrit : « notre intérêt pour ce qui est désigné par l'aspect psychopathologique de la paternité est né d'un triple **étonnement** [réaction qui fût aussi la mienne] :

- Celui de la relative fréquence d'éclosion d'épisodes psychotiques et de la survenue de manifestations d'ordre névrotique à l'occasion de la paternité ;

---

<sup>2</sup>Jacques Lacan, Livre III, *Les Psychoses*, 1955-1956, texte établi par Jacques-Alain Miller, Éditions du Seuil, 1981.

- Celui de la rareté des cas publiés ;
- Celui de l'intérêt étrangement restreint pour ces pères – il suscitait à l'époque où nous nous situions plutôt de la moquerie »<sup>3</sup>

René Ebtinger et son équipe ont constaté que les hommes concernés par cette difficulté ne faisaient pas le lien entre leurs symptômes et l'arrivée d'un enfant. Il y a une **résistance** indéniable à concevoir ce lien. Le mécanisme inconscient de cette séparation, dit « **isolation** », fait penser à celui que l'on trouve dans la névrose obsessionnelle. Il a pour fonction que deux idées ne soient pas rapprochées et ne soient pas dans une situation de contiguïté pour ne pas évoquer l'insupportable qui a été refoulé. L'isolation vient répondre à la nécessité de séparer deux représentations inconciliables. Le père qui pense à enfant à venir, c'est en même temps penser à l'enfant qui va le tuer.

### **La résistance des analystes : l'exemple d'Ebtinger et de Czermak**

Comment expliquer ce phénomène de résistance chez bien d'autres hommes qui ne vont pas devenir père, y compris chez les psychanalystes et des associations de psychanalystes ? Ces hommes portent en eux le noyau du conflit qui n'a pas encore trouvé l'occasion de se pathologiser. Lors de leurs analyses personnelles, ils ont probablement censuré toutes les associations pouvant les mener à ce conflit interne. Le refoulement ou d'étranges oublis, se portant sur des noms ou des dates, sont autant de signes qui montrent que les spécialistes n'échappent pas à ce mécanisme.

René Ebtinger résume ses recherches qu'il intitule « Psychopathologie de la paternité » dans un article publié en 1978 dans *Confrontations Psychiatriques*<sup>4</sup>. Il ne fait pas référence aux travaux de Théodor Reik. Cette absence est en soit significative d'un travail de résistance. Ce n'est que dix ans plus tard qu'il s'aperçoit de son oubli sans pourtant analyser cette formation de l'inconscient. De surcroît, il évoque le travail de Reik comme un simple recensement des rites et coutumes liés à la paternité alors qu'il s'agit essentiellement d'une interprétation de ces rituels, en atteste son titre *Psychanalyse des rites religieux*.

Marcel Czermak avait écrit en 1977 un article tout à fait intéressant dans la revue *Ornicar* ?<sup>5</sup> à propos de ses recherches cliniques sur le moment du déclenchement des psychoses. « Ce dont il s'agit pour moi, à partir du recensement d'un certain nombre de cas, de fragments, d'éclairer le moment du déclenchement de la psychose ». Or à la lecture de l'article, il n'est pas fait mention que sur les sept cas recensés, trois hommes allaient devenir pères. Comment cela a-t-il pu échapper à la sagacité de Czermak ? Pourquoi cet

---

<sup>3</sup> René Ebtinger, *Ibid.*, p.151.

<sup>4</sup> René Ebtinger, *op. cit.*

<sup>5</sup> Marcel Czermak, « Sur le déclenchement des psychoses », dans la revue *Ornicar* ?, éditions Lyse, Paris, avril 1977, p. 15-28.

aveuglement ? Cette surdité ? Cette question était probablement déjà vive avant le début de sa propre cure mais a-t-elle été suffisamment travaillée ?

A l'opposé, Mustapha Safouan soulignait déjà dans les années 1970 le contraste entre la quantité de travaux parue sur le père et le peu d'intérêt pour la psychopathologie de la paternité. Il s'appuyait sur un constat partagé à l'époque et dont René Ebtinger s'était fait le porte-parole, à savoir les accidents psychotiques survenant dans le temps de l'accession à la paternité. Je lui laisse la parole : « À considérer la somme de ce qui se théorise à propos du "père", force est de constater que l'intérêt des psychanalystes pour ce moment d'existence de l'homme où sa structure est mise à la question par l'occasion d'un événement (...) cet intérêt est tout relatif et accordé à la modestie de la clinique de la psychopathologie de la paternité »<sup>6</sup>.

### **Que nous enseigne Lacan concernant les pathologies de la paternité ?**

Jacques Lacan expose une dizaine de cas cliniques tous liés à des psychopathologies de la paternité dans le Séminaire III sur *Les Psychoses* de 1955-1956. Il aborde des mécanismes du déclenchement des phénomènes psychotiques ou névrotiques en lien avec la paternité de façon lumineuse. Je vous renvoie à la page 345 des éditions du Seuil<sup>7</sup> où il évoque le cas d'un Antillais dont la femme « lui annonce qu'elle va avoir un enfant » et « c'est dans le délai de quelques jours qu'éclatent ses premières hallucinations ». Quelques pages plus loin, Lacan dit : « Je vous ai montré dans ma présentation de malades [...] quelqu'un de très, très curieux, au bord de l'automatisme mental [...]. Vous avez pu remarquer que je lui ai posé la question – *Quand est ce que tout ça a commencé ? Pendant la grossesse de votre femme ?* Il a été un petit peu étonné pendant un certain temps et m'a répondu – *Oui c'est vrai* – ajoutant qu'il n'y avait jamais pensé<sup>8</sup> ».

### **Reik et l'importance du rituel de paternité**

Théodore Reik avait retranscrit une communication faite à Berlin sur la paternité en 1914. Plus précisément, son article avait pour titre « Psychanalyse des rites de paternité » où l'auteur montre que la couvade est un rituel d'enfantement par les hommes. Ce texte a fait couler beaucoup d'encre. Nous nous en tiendrons aux analyses des ethnologues et anthropologues pour le moment<sup>9</sup>. Ce qui a suscité la surprise et l'intérêt est la partie spectaculaire du rituel au point de déformer le matériel d'information lui-même. L'appellation de « cérémonial d'enfantement » par les hommes ne correspond pas à la totalité du champ couvert par le mot. La définition par l'anthropologie a été gardée très longtemps, lisons-là :

---

<sup>6</sup> Moustafa Safouan, « Études sur l'œdipe », Paris, Seuil, 1974.

<sup>7</sup> Jacques Lacan, *op. cit.*, p.345.

<sup>8</sup> Jacques Lacan, *op. cit.*, p.362.

<sup>9</sup> Les peuples analysés sont ceux des îles d'Antilles (*Histoire naturelle et morale des Isles Antilles de l'Amérique*, Rotterdam, 1665).

« Ce cérémonial est une coutume observée chez de nombreux peuples et qui veut que le père du nouveau-né garde le lit pour un temps plus ou moins long, observe un certain type de diète, s'abstienne de tout travail pénible, n'aille pas à la chasse, etc., cependant que sa femme qui vient de mettre un enfant au monde vaque immédiatement à ses occupations habituelles.<sup>10</sup> » Ce sont les observateurs étrangers qui ont donné cette description longtemps restée dans l'imaginaire. Ce découpage opéré par les ethnologues n'est qu'une partie du cérémonial entier. Selon la région, l'homme est obligé de rester un mois au lit, ne manger que du riz, voire un morceau de pain et un peu d'eau. Puis il doit s'abstenir pendant une année de certaines sortes de viande, de poule, de porc et de poisson. Notons que ce jeûne sévère est observé pour les premiers nés. Il n'a pas le droit d'abattre un arbre, de tirer un coup de fusil ou de chasser un gros gibier. S'il le faisait, l'enfant risquerait de tomber malade et de mourir.

Les ethnologues ont regroupé le matériel et créé deux sortes de couvades. Il y a la couvade « pseudo-maternelle ». Cette forme de couvade est une représentation consciente de l'enfantement accompli par l'homme afin d'atténuer les douleurs de la femme qui accouche. L'ethnologue James George Frazer accordait à ces populations un sens très profond de la compassion pour les souffrances de leur femme. La pratique de la couvade repose sur l'identification. Un homme peut s'identifier à sa femme. Le psychiatre Karl Abraham a communiqué à Theodor Reik le cas d'un de ses patients qui ressentait dans son corps la menstruation : tous les mois, il souffrait de violentes migraines. Pendant cette période, il ne supportait pas la lumière et était totalement incapable de travailler. Il gardait presque toujours le lit. Ses enfants n'avaient pas le droit de faire du bruit. Chez ces populations où la couvade a lieu, les hommes s'identifient à la parturiente pour atteindre des fins magiques. On peut penser que l'amour et la tendresse du mari sont des motivations réelles. On peut supposer que le fondement de cette couvade en est la toute puissance des idées au sens où, par la pensée, il peut apaiser les souffrances de la femme qui accouche. On doit cependant reconnaître que dans les mesures de protection, pour épargner des douleurs à la parturiente, se cache aussi le désir secret d'augmenter ces mêmes douleurs. L'extrême préoccupation d'un homme au moment où sa femme va accoucher édifie une formation réactionnelle sur un plaisir sadique refoulé.

Le deuxième type de couvade est celle de la « couvade diététique et des commandements ». Cela consiste à s'abstenir d'un certain nombre d'aliments et de suivre certaines règles de comportement. Pour qu'il n'arrive pas un malheur à l'enfant, le nombre de précautions que le père du nouveau-né doit observer est incroyable. On sait qu'il y a déjà une énorme hostilité contre le nouveau-né et ses excès de tendresse, ses trop grandes formations réactionnelles pour lutter contre la tentative haineuse de ce père. Des barrières sont élevées contre le désir de nuire et de tuer. On ne voit pas le pourquoi il serait nuisible à l'enfant que le père coupe du bois ou mange telle sorte de viande. L'homme aux rats avait dit à Freud : « si j'épouse Mlle X, il arrivera quelque chose à mon

---

<sup>10</sup> Théodor Reik, *Le rituel - Psychanalyse des rites religieux*, éditions Denoël, 1974, p.42.

père dans l'au-delà ». L'analogie formelle avec les conceptions de cette couvade est là : « Si je fais un mouvement violent, cela nuira à mon enfant (même s'il n'est pas encore né) ». La conséquence de la transgression, c'est à dire faire ce qui est interdit, correspond au souhait inconscient. Par exemple, s'il est interdit à un père de faire quoi que ce soit qui puisse penser à un acte hostile, le sens de l'interdit devient plus clair. On comprend pourquoi il ne fallait pas garder chez soi des armes aiguisées ou des instruments tranchants. C'est prendre le risque de susciter le désir de tuer ou blesser l'enfant. Ce sévère rituel avec les pères est proportionné à la supposée haine de ceux-ci.

Le rituel de paternité protège des paternités pathologiques. Il est absent de nos sociétés où les pères sont livrés à eux-mêmes. La psychanalyse, ici, a toute sa place.

### **Cas clinique**

J'ai reçu François, âgé d'une quarantaine d'années, peu après les fêtes de Noël. Elles s'étaient mal passées pour lui. La famille s'était réunie en présence de son père, de son épouse, de ses enfants ainsi que ceux de sa sœur et de son mari. Il avait ce soir-là perdu patience et s'était énervé contre son père et son fils. Il se trouve au bord de l'énervement chaque fois qu'il est en présence de son père. Il me parle d'un tournant dans sa vie, quand il a commencé à aller mal, à quoi je lui demande de me situer ce tournant. Il me répond : « à partir de la naissance de mon fils, il y a cinq ans » et il passe à autre chose. La naissance de sa fille n'aura pas posé de problème. « Depuis, que je suis devenu papa, il y a un changement dans mon attitude et dans mon rapport à mon fils. Je n'arrive pas à me calmer, ce sont de petites choses mais j'y pense toute la journée. Par exemple ce matin, je l'ai amené à la garderie, il pleurait et je me suis mis à crier exagérément comme mon père. Moi qui ai été sensible aux cris, voilà que je le fais et que je ne peux pas m'en empêcher. Après je m'en veux et je vais même m'excuser auprès de lui d'avoir été méchant. » François évoquera souvent ce qui lui apparaissait comme une injustice quand il était enfant. Son père n'attendait que des résultats scolaires et ne jouait pas avec lui.

Après la première séance, il rêve d'un cheval noir dans une petite pièce chez lui. « C'était inquiétant, cela me rappelle mon fils que je devais faire dormir et il ne voulait pas. Il donnait des coups de pied et je devais le maintenir. Ce n'est plus le petit bébé que l'on maîtrise à cent pour cent. » Pourquoi chercher à maintenir un enfant de cinq ans comme un bébé, lui demandais-je. « Parce que l'enfant commence à se rebeller. Il commence à devenir puissant comme un cheval qui grandit. » Le cheval représente plusieurs personnages : le rêveur lui-même qui se révolte et son fils qui grandit et qui inquiète le père.

Un mois après, un autre rêve qu'il qualifie d'« inquiétant » : « Un père qui tue son fils. Ça fait penser à un personnage biblique. Ce n'est pas moi, pas mon père et pas mon fils, même si ça y ressemble. Je regardais debout un père qui tuait son fils, il avait sa tête par terre et avec un couteau, il lui coupait la tête depuis la nuque. J'ai vu le couteau s'enfoncer dans la nuque comme si on coupait de la pâte à modeler rose ou de la viande surgelée, mais il n'y avait pas de sang. C'était un gros plan sur le cou de l'enfant, c'était

affreux. À un moment la lame s'est arrêtée parce qu'elle avait cogné la colonne vertébrale. Avec méchanceté, le père finit par y arriver. Après, on le voit, fier de lui, qui montre ses muscles comme un acteur de cinéma ou un héros de science-fiction Il se transforme en métal. »

Deux ans plus tard, François rapporte un rêve où il se voit *enceint* face à sa femme et un collègue, lesquels semblent lui dire « mais un homme ne peut pas être *enceint* ! » Ces mêmes jours, François est très inquiet car il a découvert du sang dans son sperme (les analyses ne donnent aucun résultat significatif). Tout cela est très présent à l'esprit dans sa journée : « Le sang, c'est incroyable, me fait penser au sang des règles ; il y a une tristesse à voir ce sang qui sort ». Ainsi François a le souhait d'être enceint mais cette grossesse échoue à se maintenir. Il constate les règles et éprouve de la tristesse. Il ne sera pas la mère/père d'un enfant.

Au fil du travail que nous menons, son père va lui apparaître comme beaucoup moins horrible. Petit à petit, une réconciliation se met en marche, ils vont se voir et échanger avec une certaine régularité. Les disputes ou moments de tension se raréfient, il ne se plaint presque plus de son père. « J'ai rêvé que nous étions dans une ville du sud, dans une impasse avec mon père. Mais c'est comme s'il n'y avait plus de conflits entre nous. C'est comme si on dévoilait nos sentiments. Avec mon fils, ce n'est plus pareil, il rigole quand je me fâche contre lui et je ne suis plus un drogué de ces énervements contre lui. »

Dans les liens avec son père, tout le courant important de haine a disparu. Cela va même plus loin : « Je dois me libérer de mon père, il faut que je le lâche. Oui, j'aime beaucoup mon père, peut-être même trop. Je l'aimais beaucoup quand j'étais petit. Je me force à ne pas l'appeler au téléphone. »

Il s'autorise à des sentiments. La haine avait pour fonction ici de se protéger de l'amour trop massif. Le père mettait de la distance avec son fils, semble-t-il, en ne jouant pas avec lui, sans affection visible. Ce père s'était construit une carapace pour se protéger de l'amour pour son fils, perçu comme quelque chose de dangereux. La haine le protégeait de trop aimer son père.

De quoi était composé la plainte de François ? La notion de la justice était très présente au début de la cure. Il se demandait si elle était fondée ou si lui-même exagérait. Par exemple, « je n'arrive pas à savoir si j'ai beaucoup souffert ou si je suis un enfant gâté ». Ai-je eu des parents méchants ou étais-je un enfant fragile ? Ai-je eu un salaud de père ou ai-je été trop couvé ? Moi je pleure et mon père m'engueule avec un regard méchant. » Il n'y avait pas une personne qui le consolait, ni la mère, ni la sœur pleine de vie qui retenait à elle seule l'intérêt des parents. Ceux-ci comparaient très souvent leurs enfants entre eux. Il avait passé des vacances chez des cousins de sa mère et il a fait l'expérience d'être dans une famille heureuse qui ne se disputait pas alors que chez lui, les disputes étaient permanentes. Il n'avait pas un lieu où se réfugier, sauf la lecture et l'art. Il était triste et, selon l'expression, « il pleurnichait ».

A propos de l'enfance du père, celui-ci est né dans une famille d'italiens vivant en Libye. Dans les années 30, il est envoyé en colonie de vacances en Italie. Là, la guerre est déclarée et il ne peut plus rentrer chez ses parents. Imaginons le vécu de déréliction de

cet enfant de douze ans. Il sera accueilli dans une congrégation religieuse et restera là pendant huit ans. Comment les religieux ont-ils accueilli sa douleur ? Il n'est pas impossible que les pleurs de François étaient les pleurs de ce père que personne ne voyait ? Quand il rentre chez ses parents à la fin de la guerre, c'est un grand vide qu'il découvre entre eux et lui au point qu'il les quitte. Il s'engage dans l'armée et gravit les échelons. Il avait pensé se suicider mais s'est rétracté à la dernière minute en se disant qu'il fallait tenir. Il s'est ainsi construit une carapace de haine pour tenir le coup. C'était cela être un homme pour lui. Il reprochait souvent à son fils enfant d'être faible, incapable, de ne pas être un « homme ». Toutes ses failles vont être refoulées et une carapace de défense prend la place. C'est cette carapace que le père a supporté de laisser tomber pendant la cure de son fils quand il le voyait devenir différent. Une personne en analyse protège, sans qu'il s'en aperçoive, son entourage. Il modifie les équilibres familiaux. L'image, ou plutôt le discours de son fils, avait changé et son père était prêt à l'accepter. Il voulait maîtriser les gestes pour être à l'abris. C'était une haine protectrice.

### **Propos conclusifs**

« Que la grossesse et la puerpéralité soient l'occasion de troubles psychiques est un acquis clinique indiscuté. Mais que l'accès à la paternité puisse faire problème au point d'être l'occasion de troubles graves<sup>11</sup> » éveille une certaine perplexité.

Nous savons que le rituel prophylactique de la couvade a pour finalité d'insérer les pères dans leur fonction ; ce rituel reconnaît l'existence des vœux inconscients et fait expier les futurs pères. Dans nos sociétés actuelles où les vœux de mort inconscients sont méconnus, les pères sont renvoyés à eux-mêmes et à leur culpabilité. Il n'existe pas d'expiation.

---

<sup>11</sup> R. Ebtinger, *Ibid.*, p.151.